

bourg, l'une des plus renommées de l'Europe, ont subi de brillants examens et obtenu un diplôme supérieur d'enseignement ménager de cette institution.

Dame! on ne perdait pas son temps à Fribourg. Mlle Anctil me racontait gentiment, sans avoir l'air de croire que la corvée fut lourde, que levées à 6 heures du matin avec Mlle Gérin-Lajoie, elles s'occupaient de balayage, ciraient les parquets, surveillaient la lessive, apprenaient à faire le marché — ce que l'on enseignera aussi à nos jeunes filles, à Montréal, — allaient trois fois la semaine faire la cuisine pour les soixante élèves de la maison, sans compter les leçons de pédagogie, de méthodologie, de coupe, de lingerie, d'hygiène, à recevoir; puis les devoirs à écrire pour appuyer les théories des professeurs, enfin, c'est à se demander comment leurs forces physiques ont pu résister à pareil surmenage.

Il est facile de conclure, cependant, par les succès qu'elles ont obtenus et par les témoignages d'estime et de considération qu'on leur a prodigués que ces jeunes Canadiennes nous ont fait grand honneur au pays étranger.

M. Pithou, Conseiller d'Etat, qui s'intéresse fortement à l'école ménagère de Fribourg, pour laquelle son influence a obtenu une subvention du gouvernement suisse, a été tout particulièrement aimable pour les Canadiennes qui sont passées dans son pays. Non content de leur rendre visite, il leur a facilité leur séjour là-bas, et leur a donné des livres et tous les renseignements utiles à leur nouvelle vocation.

Mentionnons encore, dans la liste des personnes aimables, le nom de la directrice de l'Ecole Ménagère de Fribourg, Mme de Gottrau-Watteville qui a pris un vif et spécial intérêt à la formation de nos compatriotes; Mme Bruhnes, dont les écrits sont déjà connus et appréciés au Canada, et M. Jean Bruhnes, son mari, professeur de géographie à l'Université de Fribourg, qui donnait de temps en temps des con-

férences aux élèves du cours normal de l'Ecole ménagère.

"Le Journal de Françoise" aura la faveur de reproduire une de ces intéressantes conférences, grâce à l'intelligent résumé qu'en a fait Mlle Anctil.

Avec de semblables talents, secondés par de tels dévouements, l'Ecole Ménagère de la Province de Québec semblerait assise sur des bases solides et durables.

La générosité et l'abnégation des maîtresses ménagères ne sont pas d'ailleurs les seules que cette fondation aient suscitées. Son existence tout d'abord, comme sa fondation, sont dues aux efforts réunis d'un groupe de dames et de messieurs qui, par de fortes contributions et des sacrifices, ont réussi à la doter de maîtresses capables, puis à lui permettre son plein fonctionnement.

Jusqu'ici, la somme de \$2,000, qui a été dépensée, a été fournie par des souscriptions individuelles. Il y a encore des frais plus considérables à faire. Est-ce que cette œuvre ne tentera pas par son utilité et son patriotisme la générosité d'autres belles âmes?

Je l'espère. Et je souhaite, dans l'intérêt même des souscripteurs, que les contributions volontaires, petites ou grandes, affluent au Comité des Ecoles Ménagères.

Ce n'est pas trop présumer de l'esprit public, du zèle inlassable, et de la bienfaisance inépuisable de mes compatriotes.

Françoise.

Bibliographie

Nous accusons réception de l'Almanach des Cercles Agricoles de la Province de Québec, pour l'année 1907, publié par la Compagnie J.-B. Rolland & Fils, 6 à 14 de la rue Saint-Vincent, Montréal.

Cet Almanach est publié dans l'intérêt de la classe agricole et dédié spécialement aux Membres des Cercles Agricoles et à leurs familles.

La 14^{ème} édition de cet Almanach contient, outre le calendrier ordinaire, la liste des institutions officielles, grand nombre d'informations très utiles aux cultivateurs, quelques notions sur l'hygiène et la cuisine, recettes et historiettes. Les cultivateurs ne devront pas manquer de se le procurer. Le prix est de 10 cents franco.

Le culte de Beaux

In Hymnis et Canticis.

Dans les chants et les cantiques.

Il est un sentiment merveilleux, le plus fort de ceux qui concourent à idéaliser la vie humaine pour l'enraciner aux sommets supérieurs, je veux dire: cet attrait pour l'harmonie de la forme splendide aussi bien que cet amour pour toutes les magnifiques secousses que la vie, les arts, l'histoire, la tradition et la nature font vibrer dans les réserves profondes du cerveau et du cœur.

J'ai toujours cru que, si l'on nous faisait si souvent reproche de n'avoir encore une réputation littéraire enviable; ni maîtres aux envolées géniales soit en musique, en peinture ou en sciences, c'est que l'on ne sait, chez nous, diriger les regards des jeunes vers les trésors admirables que Dieu et les accidents historiques ont parsemés sur notre sol, comme d'innombrables brasiers d'où s'élancent vers le ciel, les flammes généreuses des sacrifices féconds.

Il est peu de peuples aussi favorisés que nous par la majesté des lieux, la variété du décor naturel, les prodigalités de notre terre canadienne et l'enchantement de l'épopée d'où nous sommes nés. Colonie naissante et disputée, il a fallu pour édifier notre vitalité nationale manier d'abord les armes, le soc et la charue; il a fallu travailler à faire progresser notre fortune matérielle par les industries commerciales. Mais, maintenant, que les haches de guerre sont enterrées; maintenant que les cités embrument l'atmosphère de la vapeur que soufflent dans l'air les usines besogneuses, n'est-il pas temps que les fronts se relèvent et que l'esprit domine les mains? N'est-il pas l'heure de comprendre notre nature et de fixer ses beautés admirables, pendant que le vent des montagnes souffle sur les torrents bouillonnants, avant que l'électricité et la spéculation aient absorbé ces eaux